

Castrite aiguë

PAR CLAUDE ARNAUD

Hormis à Cuba, où il reste proscrit, Reinaldo Arenas est partout perçu comme un des maîtres du réalisme magique latino-américain. « Avant la nuit », le film de Julian Schnabel, a fait largement connaître, sous les traits de Javier Bardem, l'écrivain que le régime castriste persécuta pour son insolence et ses mœurs, avant de le confiner au pénitencier d'El Morro; on riait aux outrances des « folles » havanaises (merveilleux Johnny Depp), on pleurait en voyant Arenas s'enfuir de Mariel (1980) vers les États-Unis où, victime du sida, il finit par se suicider.

Un couple de peintres cubains réfugiés en Espagne furent les plus constants soutiens de l'écrivain, vingt-trois ans durant. Les Camacho se chargèrent d'exfiltrer ses livres, de planifier ses tentatives d'évasion par canot gonflable ou via la base de Guantanamo – nom de code: « Le Livre des fleurs » –, de gérer ses droits et d'apaiser sa paranoïa finale, en authentiques parents de substitution. Partiellement cryptées pour échapper aux censeurs, les lettres qu'ils recevaient d'Arenas, aujourd'hui publiées, soulignent leur dévouement sans faille et sa nature indomptable. « *La solitude dans laquelle je vis est incommensurable. Mais j'ai la page blanche et je vous ai, vous qui êtes ce que j'ai connu de plus beau dans ma vie* », leur écrit-il, en juillet 1989. C'est en effet aussi grâce à eux si, réduit par les saisies policières à réécrire trois fois « Encore une fois la mer », Arenas trouva toujours la force d'insuffler à ses romans cette euphorie dionysiaque que les sbires du castrisme voulaient éradiquer. Mais à quel prix!

On mesure mieux le poids obsédant des Castro, après cinquante ans de règne, en lisant « La fiction Fidel », de Zoé Valdès. Vibrant et brouillon, exalté et répétitif à la fois, ce recueil ambitionne de décastriser l'histoire nationale – avec réhabilitation partielle de Batista à la clé –, comme de décourager les complaisances qui continuent d'entourer les vieilles barbes de La Havane, via un hommage appuyé à Arenas. Castro, qui commença en tueur admirant Peron, brille encore dans le ciel des faux libérateurs. Mais le tyran drôlement re-nommé le « Coma Andante » finira bien par mourir, comme tout le monde. Le silence, enfin ■

« Lettres à Margarita et Jorge Camacho (1967-1990) », de Reinaldo Arenas. Traduit de l'espagnol par Aline Schulman (Actes Sud, 380 p., 28 €).
« La fiction Fidel », de Zoé Valdès. Traduit de l'espagnol (Cuba) par Albert Bensoussan (Gallimard, 374 p., 21 €).



Reinaldo Arenas.

« LES CAMACHO SE CHARGÈRENT D'EXFILTRER SES LIVRES, DE PLANIFIER SES TENTATIVES D'ÉVASION PAR CANOT GONFLABLE OU VIA LA BASE DE GUANTANAMO. »